



CHOCHANA BOUKHOBZA

MÉTAL

roman

DENOËL

Métal

DU MÊME AUTEUR

Un été à Jérusalem, Balland, 1986, et Points Roman n° 321

Prix Méditerranée

Le Cri, Balland, 1987, et Points Roman n° 325

Les Herbes amères, Balland, 1989, et Points Roman n° 414

Bel Canto, Seuil, 1991

Pour l'amour du père, Seuil, 1996

Sous les étoiles, Seuil, 2002

Le Troisième Jour, Denoël, 2010

Fureur, Denoël, 2012

Pour la jeunesse

Quand la Bible rêve, Gallimard, 2005

Chochana Boukhobza

Métal

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël*, 2013

Extrait de la publication

À mes enfants

PREMIÈRE PARTIE

Marche doucement, car tu marches
sur mes rêves.

W.B. YEATS

À cinq heures, à bout de forces, Tania s'assit sur son lit. La peur de l'avenir était saignante. Il n'y avait qu'une façon de s'en sortir, trancher la corde avec une hache ou un couteau. Avec les dents, s'il le fallait.

Elle restait dans le noir, pensait à des choses vagues, au feu de la forge, aux articulations d'une statue, à des écrous et des soudures. Puis elle se leva et longea le couloir.

Quand la lumière éclata sur les lampes, Tania aperçut dans le miroir sa silhouette en pyjama de flanelle qui se faufilait dans la salle de bains comme un insecte gris.

Elle entra dans la baignoire, régla la température de l'eau, dirigea le jet sur ses seins. Elle avait perdu trop de temps à explorer un univers qui ne menait à rien ou qui n'intéressait personne, ce qui revenait exactement au même. Après des années de combat, elle acceptait de s'avouer vaincue. Ce qu'elle avait créé, ce qu'elle avait produit, n'avait aucune valeur. Elle s'était trompée de voie, de choix, de cible. Le temps avait passé. Elle se retrouvait acculée.

Elle ferma les robinets pour laisser un peu d'eau chaude

à Laura, puis elle se maquilla, par habitude, pour ne pas sombrer.

Le miroir lui renvoya l'image d'une femme au regard brillant de fièvre et aux lèvres trop rouges, l'image d'une vieille pute, pensa-t-elle, en s'observant. Elle se regardait et cherchait à se rappeler son visage, sa blondeur, ses yeux comme des lacs bleus. Le bleu s'était enfoui au creux d'un réseau de rides. Son nez s'était allongé, son front s'était élargi et, si elle restait blonde, c'était grâce à son coiffeur.

Tania remonta le couloir. Devant la porte de Laura, elle hésita, tourna la poignée, passa la tête à l'intérieur de la chambre.

— Laura? souffla-t-elle.

La fille grogna et se cacha sous la couette.

Tania n'insista pas. Les cristaux liquides du radio-réveil posé sur la table de chevet affichaient 5 h 20. Je suis cinglée, se dit Tania en se dirigeant vers la cuisine. Réveiller Laura à 5 h 20.

Elle enfila des vêtements chauds, des chaussettes de montagne et ses godillots tandis que le café passait.

La nuit n'avancait pas. Dehors le ciel était noir, sans étoiles, et la pluie avait commencé à battre les carreaux.

Elle buvait son café quand sa fille, les cheveux en brousaille et les yeux mi-clos, entra dans la cuisine en traînant les pieds.

— Salut, Tania!

— Je t'ai réveillée?

— Café! dit Laura en s'affalant sur une chaise.

— Va dormir, si tu es crevée.

— Café! répéta Laura en fourrageant dans ses cheveux.
Tania remplit une tasse et la tendit à sa fille, qui jeta un sucre dans le liquide, comme une somnambule.

Quand Laura dormait à la maison, ces minutes ensemble étaient précieuses. Elles écoutaient de la musique ou discutaient à voix basse. Il y avait longtemps qu'elles n'avaient pas pu le faire. Laura s'absentait de plus en plus.

Laura alluma une cigarette, puis poussa le paquet vers sa mère.

— Tu en veux une?

— Oui, dit Tania avec un sourire reconnaissant.

Elle se sentait déjà un peu moins seule, un peu moins folle.

Laura buvait son café, fumait sa cigarette et se redressait, comme une plante arrosée d'eau.

— Tu tiens le coup?

— Ça va.

— Tu as des visites aujourd'hui?

— Une seule. À midi.

Laura prit le temps de former un rond de fumée.

— Tu vas vraiment bazarder l'atelier?

— Je n'ai pas le choix.

— Installe-toi dans l'atelier et lâche l'appartement.

— Et toi, tu irais où?

— Je ne vais pas vivre toute ma vie avec toi, Tania, dit Laura le plus doucement possible. J'ai vingt-cinq ans... Un jour ou l'autre...

Tania posa un cendrier sur la table.

La jeune fille se mordit les lèvres. Ce n'était pas le

moment d'entamer cette discussion. Tania était déjà à cran, elle n'allait pas en rajouter.

— Je n'arrive plus à tout porter, à tout régler, à être partout. Je jette l'éponge.

Laura plonge le nez dans sa tasse.

— J'ai fait un rêve étrange, poursuivit Tania.

— Moi, je n'ai pas dormi.

Leurs regards se croisèrent. Tania ne posa aucune question. Depuis qu'elle avait découvert qu'elle était identifiée sur la liste des contacts du portable de Laura par Securitate, le nom de la police roumaine, elle réprimait sa curiosité. Tania estimait qu'elle s'en sortait bien : sa mère, Elena, était surnommée Ceausescu.

Jusqu'ici, en parlant d'elle, Laura l'avait toujours appelée grand-mère ghetto.

— C'était quoi, ton rêve ?

— J'étais devant un immense chaudron, et Elena me chuchotait, surveille le goulasch, la viande va attacher. J'ai pris une grande cuillère en bois, une cuillère aussi grande qu'un manche à balai, et j'ai commencé à remuer la viande. J'étais exténuée, en nage, mais Elena me harcelait, tu as mis trop d'eau dans le goulasch, Tania, fais attention à ce que tu fais... Quand l'eau s'est évaporée, elle a pleurniché : où est le jus, Tania ? Un goulasch sans jus est indigeste. Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter une fille pareille ?

Laura pouffa.

Tania répéta avec une grosse voix, une voix d'outre-tombe :

— Surveille le goulasch, Tania, surveille-le bien.

Elle se leva en riant, se dirigea vers le couloir et se prépara à partir.

Avant de s'engouffrer dans l'ascenseur, alors que la porte coulissante allait et venait en lui frappant le dos, Tania jeta une dernière fois, en agitant l'index : surveillance le goulasch...

Puis elle disparut au fond de la cabine.

Laura referma la porte en souriant.

Sa mère n'avait pas encore renoncé. Rien n'était perdu.

Il pleuvait de la neige fondue.

La voiture s'élançait au rythme des essuie-glaces, tournait à droite et à gauche. Tania réfléchissait à son travail. Il lui restait à souder la dernière colombe sur la colonne. Elle visualisa l'oiseau, se demanda si la place qu'elle lui avait choisie était la plus esthétique et se retrouva bloquée porte de Montreuil derrière une file de camions qui cherchaient à se garer.

Les brocanteurs déchargeaient leurs marchandises, ouvraient leurs cartons et leurs malles, installaient des meubles, de vieilles portes, des pneus, des luminaires, des bronzes, des fauteuils de dentiste et des jouets d'enfants. Les plus riches se protégeaient sous un stand bâché, les autres se débrouillaient avec une vieille tente, un parasol, un parapluie. Résignés, morts de froid, les plus démunis restaient debout, leurs maigres biens étalées à même le sol. Ils se battaient la poitrine avec les bras, soufflaient sur leurs doigts, frappaient le sol avec leurs chaussures.

Elle longea la rue, observa les chineurs et les antiquaires

qui se frayaient un chemin en éclairant les objets à la lampe de poche. Les lumières se croisaient et scintillaient comme des lucioles entre les silhouettes sombres des vendeurs. Une image la percuta, celles des files interminables des requins du marché noir, des femmes qui attendaient des heures pour un paquet de sucre, un morceau de beurre, un bout de viande. L'image s'estompa, puis disparut.

Tania se gara en double file.

Elle arrivait à la bonne heure, ni trop tôt ni trop tard.

Elle descendit sa vitre et hurla :

— Thomas! Eh! Thomas!

Un homme pivota de toute sa masse. Il s'était protégé la tête avec une chapka, et son visage restait dissimulé par une cagoule noire trouée de deux fentes, l'une pour les yeux, l'autre pour la bouche.

— Tu as quelque chose ?

Il gueula ouais, attrapa sur son stand une boîte en carton et traversa la chaussée pour venir la rejoindre.

Quand il s'approcha, elle sentit son odeur de sueur et de vin.

Il ouvrit la boîte. Ses mains étaient gantées de mitaines trouées, ses ongles en deuil. Une dizaine de médailles militaires erraient dans la boîte. Tania en piocha une, la regarda avec attention en la retournant entre ses doigts.

— T'en as aucune, assura Thomas.

— Tu es sûr ?

— Crois-moi, dit Thomas en sortant son tabac.

Il pleuvait trop pour qu'il puisse se rouler une cigarette et il renonça en soupirant. Tania lui tendit son paquet et

son briquet. Il se ficha une cigarette dans le bec, l'alluma, en glissa une dans sa poche sans la remercier.

— Garanties cent pour cent nazies.

Il y en avait de toutes sortes, agrafes, jetons, croix de guerre, croix du mérite, du courage et du dévouement. La plupart étaient en bronze, d'autres en fer, quelques-unes en zinc. Certaines étaient encore attachées à leur ruban. Plusieurs étaient ornées de feuilles de laurier et de chêne, avec des aigles aux ailes déployées qui tenaient entre leurs serres un svastika.

Thomas désigna de l'ongle les médailles sur lesquelles on lisait *Winterschlacht Im Osten 1941/42*.

— Elles ont été décernées aux militaires qui ont participé à l'opération Barbarossa. Aux soldats blessés dans les combats, tués dans les combats ou gelés par le froid.

— Combien ?

— Cent euros pièce.

— Trop cher.

Une voiture se mit à klaxonner pour exiger le passage.

— Elles sont rares, bordel, Tania.

— Je ne paie pas ce prix.

— Alors tant pis, dit Thomas en refermant la boîte d'un coup sec et en se redressant. Merci pour les clopes !

— De rien, grogna Tania en remontant la vitre.

Elle desserra le frein à main et embraya.

Thomas tapa sur le toit de la voiture et se plia en deux pour coller sa tête contre la vitre. Elle appuya sur le bouton électrique. La vitre descendit trop vite.

— J'ai eu du mal à les trouver... Fais un effort.

— Toi aussi, dit-elle, sereine.

Et pour lui faire comprendre que rien ne la retenait, elle effleura la pédale de l'accélérateur et fit rugir son moteur.

Ils commencèrent à se mesurer du regard. C'était bizarre, de fixer ce visage masqué ; les yeux semblaient immenses, la bouche s'ouvrait sur des dents jaunes et gâtées.

La voiture derrière continuait à klaxonner.

Thomas avait tenu, près de l'Hôtel de Ville, une boutique spécialisée dans les objets Art déco, peintures, vitraux, meubles. Une femme et l'alcool l'avaient écorché vif. Depuis, il dégringolait. Sa hantise était de finir clodo en vendant des déchets, robinets, outils rouillés et bouts de tuyaux. Et cette hantise le poussait à être désagréable en traitant les gens de haut.

Avec Tania, il continuait à rester correct, mais c'était limite.

— Il faut que je gagne ma vie, dit Thomas. Tu as vu ce temps de merde ? Les affaires sont dures.

— Je suis aux abois, moi aussi. Qu'est-ce que tu crois ?

— Avec les bonnes femmes, c'est toujours pareil. Si vous pouviez nous arracher la gueule.

L'homme souffla, toujours plié en deux. La peur était sur sa bouche. Elle comprit qu'il n'avait pas encore fait une seule vente. Et l'idée qu'elle puisse partir sans rien lui acheter lui bouffait la rate.

— Quatre-vingts euros, grinça-t-il.

— Cinquante !

Sur le trottoir, le ballet des lampes de poche se poursui-

vait. Mais les cercles de lumière, moins jaunes, se diluaient dans la clarté du jour naissant.

— Tu me tues... Putain!

Elle lui achetait depuis des années des casques, des armes rouillées, des armes en bon état, des gourdes, des drapeaux, des cartouches et des gamelles. À force de la voir rôder autour de son stand, il avait fini par dire :

— Je ne sais pas ce que tu glandes, ma belle, avec tout ce fourbi, mais c'est pas catholique. T'es quoi, une sale fasciste?

Elle avait éclaté de rire et répondu :

— D'après toi?

— T'as pas le profil. Mais t'as un grain. Et je trouverai quoi!

— Si tu tombes sur un morceau de tank, je suis preneuse.

— Quoi, comme morceau? il avait dit, en sortant de sa poche son tabac et du papier et en se roulant adroitement une cigarette.

— Une tourelle, un canon, des chenilles.

— Rien que ça? Un canon, des chenilles! Pourquoi pas le tank entier, pendant que tu y es?

Il avait, comme il disait, des oufs comme clients, mais elle savait qu'elle l'avait intrigué.

Il avait dû se renseigner, car la fois suivante il l'avait interpellée les yeux pétillants, l'air de dire, je ne suis pas un crevard.

— Alors c'est toi, Tania Breitman? J'ai entendu dire que tu avais été quelqu'un, autrefois?

— J'ai eu ma préhistoire, effectivement.

Il avait ri.

— J'ai un fond de méchanceté qui remonte sans cesse à la surface. Sans rancune? On va boire un ballon?

Ils s'étaient attablés à La Pelouse, un troquet qui tenait l'angle de la rue. Ils avaient parlé d'art au milieu du tapage des brocanteurs qui entraient pour vider une chope de bière, pisser ou se réchauffer quelques instants avant de retourner écouler leurs vieilleries dans le froid.

Il lui avait résumé sa vie, une ruine en trois étapes: la «femelle» qui l'avait trahi, l'alcool pour l'oublier, l'interdit bancaire. Il avait liquidé sa boutique, fait un trait sur sa vie. Pour ne pas prendre le risque de rencontrer des gens qui l'avaient connu, il avait renoncé à la vente d'objets Art déco pour se spécialiser dans les vestiges de la Seconde Guerre. Des tas de dingos collectionnaient ces trucs, ça rapportait pas mal.

— Qui sont ces collectionneurs?

— Il y a de tout. Déballe ton histoire, ma poulette. Qu'est-ce qui t'est arrivé?

— Rien.

— Mais tu n'exposes plus depuis des années?

— J'ai attaqué autre chose.

— Avec des chenilles de tank?

Elle s'était tue.

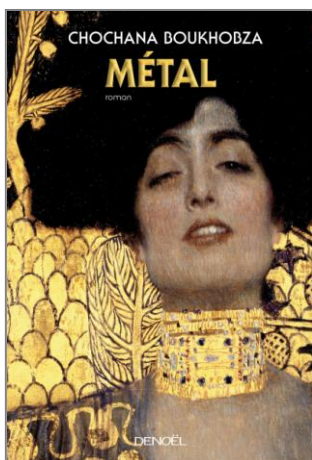
C'est alors qu'il avait sorti le nom magique, le sésame absolu:

— Tu dois avoir du talent si Kruger t'a acceptée comme élève.

— Tu connaissais Kruger?

Et M. Freddy composait sans répit, sans trêve, sur les touches du portable de son fils, le numéro de Tania Breitman qui sonnait longuement dans le vide, avant que le répondeur se déclenche.

Alors, devant l'affluence qui augmentait, M. Freddy ordonna d'enlever les bâches et de dévoiler les statues.



Métal

Chochana Boukhobza

Cette édition électronique du livre
Métal de Chochana Boukhobza
a été réalisée le 26 septembre 2013
par les Éditions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207114346 - Numéro d'édition : 246754).

Code Sodis : N53791 - ISBN : 9782207114360
Numéro d'édition : 246756.